

ETC



Laurent Pilon

Laurent Pilon

Number 52, December 2000, January–February 2001

Les artistes en 2000 — II

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35697ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

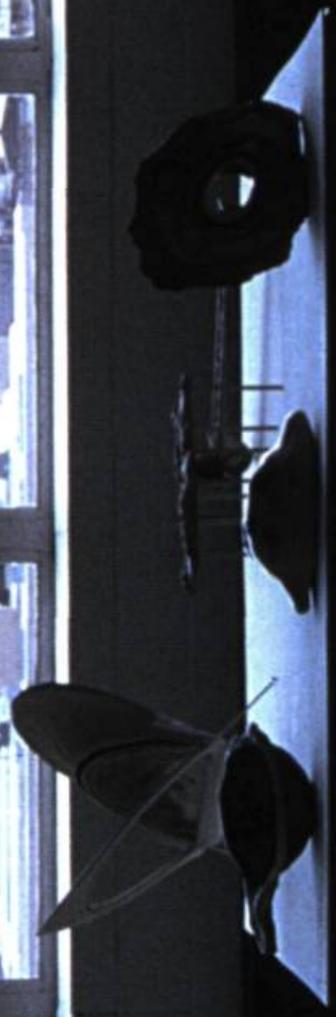
0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pilon, L. (2000). Review of [Laurent Pilon]. *ETC*, (52), 8–9.



Laurent Pilon

Du *readymade* au multimédia, d'incessantes manipulations exercées sur l'écart référentiel auront fondé la mouvance formelle : le réel comme œuvre, l'œuvre comme réel, l'art dans le réel, l'idée comme art, l'« immatériel », le plus vrai que le réel, etc. Toutes ces manœuvres se fondaient sur certaines visées assez évidentes, comme celles de soutenir une prolifération narrative, de forcer l'exclusivité d'un révélé, de produire une résonance du symbolique ou bien de tisser une irréductible complexité culturelle. Communiquer, abstraire, dépasser ou redoubler, est-ce que la charge émotive générée par un épisode du calendrier actuel nous aidera à esquisser une convergence de ces différentes visées ?

Il se sera bientôt écoulé vingt années, depuis que Pierre Granche aura complété son *de Dürer à Malévitch*, en collant un carré noir sur une des fenêtres isolant l'espace manipulé de la galerie Jolliet de celui du couloir urbain de la rue Jeanne-Mance (Montréal). Apposé sur cette frontière transparente, ce noir opérerait à distance comme un repère dans le volume « anamorphosé » de la galerie, alors qu'à proximité, il s'offrirait surtout comme une béance figurative pressant sur l'extérieur. Entre l'atelier et le réel, il y avait la galerie. Entre la galerie et le réel, il y avait l'opacité des murs. Une des questions d'alors ressemblait peut-être à ceci : Quelle épaisseur minimale l'enveloppe du symbolique peut-elle atteindre sans qu'elle se rompe en n'entraînant une identité du redoublement métaphorique avec le réel ?

Pendant ces vingt années, sous l'effet de la « réussite alchimique »¹ qui s'est opérée avec les nouvelles technologies, la distinction entre les notions de simulacre et de simulation se sera grandement accentuée. Le simulacre demeurait lié à la réciprocité d'une adhérence entre le modèle de la réalité et son double figuré, pendant que par de plus en plus de « précédence »² le simulé s'éloignait de ce modèle. Des questions qui, il y a peu, semblaient extrêmes tellement était acquise la conviction qu'avec ses échos à distance critique, la poésie était une ressource aussi inaliénable que profondément libératrice, ne semblent plus aussi simplistes ou incongrues qu'auparavant. Des questions telles que : « La métaphore serait-elle devenue contraignante ? », ou « Est-ce que l'entreprise formelle a produit assez de langages ou suffisamment évolué pour qu'elle puisse maintenant se résoudre par de la matière d'œuvre qui soit aussi définitive que la guerre ou la famine, la paix et le bonheur, les éveils et les silences ? »

Si effectivement l'enveloppe du symbolique était en train de se rompre et que le simulé nous amenait à faire œuvre d'une réalité hors référence, l'entreprise pourrait être *a priori* fort technique puisqu'à l'instar de l'initiale matière, il pourrait suffire à cette seconde matière d'exister pour que déjà nos pas en soient troublés. Technicien inédit, parce que cela demeure assez difficile à imaginer, le simulateur pourrait alors tendre au sublime en disparaissant derrière une matière d'œuvre dans sa mouvance qui soit en elle-même source de signification, sans écart avec ce qui la pense.

NOTES

¹ Roland Barthes dans ses *Mythologies* utilisait cette expression pour une qualification du plastique comme « idée même de son mouvement » ou comme « ubiquité rendue visible ».

² Les simulations sont surtout élaborées comme des expériences en pré-réalité.